

ils donnent une forme à l'être fantastique que nous venons de créer, et le rendent intéressant en l'ornant des brillantes draperies que l'étude nous a prêtées.

D'autres avant nous ont aimé l'étude comme nous voulons faire, et lui ont dû bien des jouissances. Voyez Plin s'arrêtant au milieu d'une chasse au sanglier, pour écrire à un ami cette lettre où il fait l'éloge de l'étude; voyez Ovide sur les bords du Daube, se consoler de son exil et de ses amours perdus, en racontant les vieilles fables de la Grèce qui font toujours maître ensemble les lettres et les plaisirs, les jeux et les sciences. Parmi les modernes, le savant Barthélemy écrivait le voyage d'Ancharsis à côté de ses filets de pêcheurs; Byron mesurait la cadence de ses vers au galop de son cheval. Vous voyez que de tout tems l'étude et les loisirs se sont donné la main; ils semblent avoir besoin l'un de l'autre; sans jamais se séparer ils se suivent et se succèdent tour à tour. Je ne voudrais pas pour tout au monde changer l'ordre établi, et je dirai avec vous; étudions et amusons-nous.

Joyeux équipage d'un esquif qui s'aventure sur l'océan des connaissances humaines, espérons que nous irons bien loin ensemble. Nous n'arriverons jamais au port, et c'est une pensée qui m'attriste; l'étude est un voyage qui ne doit jamais finir; je ne vois pas de terme où l'esprit puisse se reposer, au-delà duquel l'imagination n'indique encore à suivre une route dont la trace se perd dans le lointain. La mer des connaissances humaines est sans bornes, et notre curiosité ne l'embrassera jamais toute entière. Mais allons toujours, et quand à la fin de notre course nous entrerons fatigués dans quelque port, nous inviterons ceux qui voyagent comme nous, à s'avancer plus loin, bien loin, en leur répétant ce que vous m'avez dit en m'appellant parmi vous: courage amis!

GUILAUME LEVESQUE.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 4 JANVIER, 1845.

1844.

Eugenes labuntur anni.....

Horace.

Il y a quelques jours de cela: elle avait oublié ses malheurs passés; c'était au milieu de la joie et des plaisirs de tous genres, elle était si gaie, si folle de jouissances, si bruyante, livrée à tant d'enivrement, si pleine de santé et de vie! vous lui auriez donné, à la voir après la Noël, jouissant si bien du présent, sans s'occuper de l'avenir, vous lui auriez assurément donné au moins quinze jours d'existence; et pourtant elle n'en a vécu que cinq. Elle est bien morte la pauvre année 1844!

Morte de sa belle mort! et *ab intestat* encore, car ne laissant pour hériter de son immense succession, qu'une enfant légitime, elle ne s'était pas seulement donné la peine de faire son testament. "Le mort saisit le vil" comme disent messieurs les Avocats, c'est à dire que l'enfant 1845 est entré de suite, sans réquisition, sans sommation, sans procédure aucune, en possession de l'immense patrimoine de ses ancêtres.

Elle n'est plus la pauvre année 1844! Nous l'avons enterrée, sans de pompeuses funérailles, sans verser de larmes, sans donner peut-être assez de regrets, de sa fin prématurée. Elle nous disait pourtant de bons avis à ses derniers moments; elle nous disait la

brivèté de la vie, la rapidité de l'existence, l'incertitude de la mort! Et nous faibles humains, nous ne nous serions pas arrêtés un moment, pour réfléchir à son sort. Oh! non! Il fallait se livrer à la joie, aux plaisirs, s'étourdir de bonheur, pour ne pas songer aux années qui s'en vont, et surtout à la pauvre défunte année 1844! D'ailleurs nous étions si près du "jour de l'an."

Jetons maintenant quelques fleurs sur sa tombe. Nous suivons la méthode des Massillon et des Bourdaloue. Nous allons de loin marcher sur leurs traces; et comme ces illustres panégéristes, pour faire l'oraison funèbre de l'année défunte, nous devons proclamer et ses hauts faits, et ses dires, et ses œuvres. Comme l'existence de beaucoup de ses ancêtres au pays sa vie fut une vie d'agitation, d'orages, de tumultes et de combats. De son temps, elle vit la guerre civile, la haine et les discordes régner despotiquement autour d'elle, parmi des hommes nés sur le même sol, vivant sous le même ciel, et que la providence voudrait unir comme des frères dans une même famille. Elle fut une année de malheurs, de tristesse, de chagrins et de douleurs, comme les événements de son temps furent mêlés de malheurs, de tristesse, de chagrins et de douleurs; car des familles pleurèrent la perte de leurs membres, des pères la mort de leurs fils, des fils, celle de leur père, et des épouses furent plongées tout à coup dans le veuvage, inconsolables et sans ressources. Comment pouvait-elle être heureuse, calme et prospère, quand partout autour d'elle régnait la fermentation fiévreuse de toutes et des plus mauvaises passions politiques? De tous les faits et de tous les événements de l'année écoulée, qu'est-il résulté pour notre société? N'a-t-on pas vu durant le cours de cette année combien la politique poussée à un point d'agitation désordonnée peut faire de mal à notre belle patrie? Il semble qu'il y ait une fatalité attachée aux affaires de la colonie. L'année 1843 nous avait vu marchant sans distinction de couleurs politiques, comme un seul peuple dans une voie d'améliorations et de prospérité; l'année 1844 nous a vu divisés en deux camps, sous les armes, bataillant et d'estoc et de taille, en guerre ouverte. Ce ne sont pas les divisions des partis, ce ne sont pas les combats qu'ils se livrent, ce n'est pas leurs luttes de tous les jours qui nous étonnent, mais ce sont les symptômes de haine, de mauvais sentimens, de manque de confiance, ce ton d'acerbité, d'irritation, qui domine dans les partis. C'est là, selon nous, un obstacle permanent à la prospérité du pays, à son avancement vers un meilleur état de choses.

Nous devons le dire, ce que nous voudrions voir disparaître de notre société, ce sont ces rivalités nationales et religieuses qu'on semble vouloir réveiller et alimenter; qui ont fait de notre cité, durant la dernière année, le théâtre de scènes honteuses pour un peuple civilisé. Ce que nous déplorons, c'est de voir tout l'acharnement des passions politiques,

amené sur le terrain neutre des affaires ordinaires, et des communes transactions de la vie. Hommes de tous les drapeaux, de toutes les couleurs politiques, n'est-il pas de notre devoir à tous, de chercher à détruire cet état de société, à calmer et apaiser ces passions implacables, ces germes de discorde et de guerre civile? Que dans un gouvernement représentatif comme le nôtre, les partis s'engagent dans les combats, dans les batailles de la constitution, avec zèle, avec chaleur; bien: mais qu'au nom des religions, qui toutes doivent être essentiellement pacifiques, charitables et réconciliatrices, qu'au nom de ce Dieu, adoré sous tant de formes, et qui, lui, ne prescrit qu'une forme de s'aimer les uns les autres, on arrive à cet état de rage frénétique, prêts à se détruire, à s'entr'égorger, comme des bêtes féroces, qu'on se rende coupables d'actes de violence et de proscription; voilà, selon nous le plus grand fléau qui puisse nous affliger.

Les nationalités sont encore des religions, autour desquelles les hommes se rallient au nom de tout ce qu'il y a de plus saint et de plus cher, les traditions du passé: les mœurs et le langage. Sur cette terre où se sont rassemblées tant de races diverses, et sous le rapport des mœurs et de la langue, n'est-il pas *expédient*, ne faut-il pas, bon gré mal gré, écarter de toutes les discussions, ces allusions aux nationalités, comme aux religions diverses. D'ordinaire doit-on demander aux hommes quelles religions ils professent ou quels furent leurs ancêtres? Non! Doit-il y avoir plusieurs peuples dans le Canada? Non! Les habitans de ces vastes provinces doivent être, comme une grande famille, dont les différents membres, il est vrai, peuvent avoir différentes nuances politiques, mais qui jamais ne devraient se jeter à la tête dans leurs relations publiques ou privées, et leurs langues et leurs croyances diverses. En nous jetant ensemble sur cette terre, la providence a voulu que nous fussions un seul peuple; sous quelque forme de gouvernement que nous soyons, quelque changement qu'il arrive dans notre état social. Il nous faut vivre ensemble, il nous faut tous, sans distinction, partager la prospérité, ou les mauvais destins de notre commune patrie. Loin de nous donc, ces rivalités religieuses et nationales! Sommes-nous au temps, où deux nations, ou deux tribus, vivant ensemble dans la même forêt, occupant le même coin de terre, du moment qu'elles ne sympathisaient plus l'une avec l'autre, il y avait entre eux guerre, et guerre à mort, jusqu'à ce que la plus forte et la plus puissante chassât l'autre du terrain et demeurât maître du champ de bataille? La civilisation dans sa marche à travers le monde, n'a-t-elle pas balayé les préjugés et répandu partout la tolérance? N'a-t-elle pas changé les mœurs des nations en les instruisant? Ici, avec le cours des années il devra y avoir fusion de tous les hommes en un seul peuple; l'éducation devra effacer ces aspérités, ces différences, qui jusqu'à aujourd'hui ont fait